HAL
open science

La disparition d' Ahutoru. Perspectives sur le séjour à l'île de France de Poutaveri/Aoutourou (Ahutoru), " l'Indien de Bougainville" (23 octobre 1770-18 octobre 1771)

Véronique Larcade

To cite this version:

Véronique Larcade. La disparition d' Ahutoru. Perspectives sur le séjour à l'île de France de Poutaveri/Aoutourou (Ahutoru), " l'Indien de Bougainville" (23 octobre 1770-18 octobre 1771). Revue historique de l'océan Indien, 2009, Dialogue des cultures dans l'océan Indien occidental (XVIIe-XXe siècle), 05, pp.39-59. hal-03426343

HAL Id: hal-03426343

https://hal.univ-reunion.fr/hal-03426343v1

Submitted on 12 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La disparition d'Ahutoru[1].

Perspectives sur le séjour à l'île de France de Poutaveri/Aoutourou (Ahutoru), « l'*Indien* de Bougainville » (23 octobre 1770-18 octobre 1771)[2].

Véronique Larcade
Université de la Polynésie française (LLSH)
EA 4241 EAST[3]

Au regard du dialogue des cultures, il y aurait tout lieu de disqualifier le cas d'Ahutoru, le Tahitien emmené par Bougainville en France, en 1769, à l'issue de son tour du monde. Dans ce domaine, ce cas est celui d'un échec, tragiquement consacré, fin 1771, dans l'océan Indien, par le décès de celui qu'on appelait l' « Indien de Bougainville », alors qu'après une longue étape à l'île de France, il repartait vers sa terre natale. Pourtant, ni contingente, ni anecdotique, la mort d'Ahutoru, dans ces parages précisément, instruit plutôt qu'elle ne dément le périlleux et délicat commerce (selon l'expression du XVIIIe siècle) des peuples et des civilisations. Pour le démontrer, le propos s'articulera en trois étapes : d'abord comment est mort Ahutoru ; ensuite pourquoi il est mort ; enfin il s'agira de mettre en évidence que ce décès est moins une fin qu'une disparition.

Comment est mort Ahutoru

On connaît, sinon heure par heure, du moins jour par jour, l'évolution de la maladie, la variole, la « petite vérole » comme on l'appelait alors, qui a été fatale à Ahutoru[4]. On sait, dans le détail, les circonstances de sa mort, lors d'une relâche imprévue à Fort-Dauphin, au sud de Madagascar, à bord du vaisseau *Le Mascarin*, commandé par le capitaine Marc Marion-Dufresne, entre 7 h et 9 h du soir, le 6 novembre 1771. En effet, non seulement la mort d'Ahutoru a donné lieu à l'établissement d'un procès-verbal mais, de plus, le voyage de Marion-Dufresne a été relaté par les trois principaux officiers de son état-major dont les journaux sont parfaitement conservés[5]. Si leurs indications ne suffisaient pas, il y aurait encore pour appréhender exactement l'agonie d'Ahutoru, le témoignage précis de l'abbé Maudoux, vicaire général du Grand Aumônier, qui assista aux derniers

---

[1] Celui dont je vais parler est dénommé dans les archives et les écrits le concernant sous deux formes soit Aoutourou/Ahutoru, soit Poutaveri. Cette dernière appellation est la transposition à la tahitienne du patronyme « Bougainville ». Conformément à un usage polynésien, il avait échangé son nom avec celui du navigateur, en signe d'amitié et pour marquer l'importance de cette rencontre (Voir Teuira Henry, Tahiti aux temps anciens, Publications de la Société des Océanistes, n° 1, Musée de l'Homme, Paris, 2004, p. 38). Le premier nom connu de l' « Indien » de Bougainville – et celui utilisé dans ce texte – est « Ahutoru », selon l'orthographe de la langue tahitienne, c'est celle qui est retenue ici alors que l'on utilise le plus souvent en français sous la forme d' « Aoutourou » qui en est la transcription phonétique.

[2] Cette communication s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche lancé de concert avec Stéphane Pujol à l'Université de la Polynésie française.

[3] Sociétés traditionnelles de Polynésie, fondements culturels, histoire et représentations (dir. Pr. Serge Dunis).

[4] Noble David Cook, *Born to die, disease and new world conquest 1492-1650, New approaches to the Americas*, Cambridge U.P., 1998, p. 205 et p. 214.

[5] A.N., Mar., B4 317 : « Procès-verbal de Marion-Dufresne sur la relâche à Fort-Dauphin, la maladie et la mort de Poutavery » ; A.N. Mar., 4 JJ 142, n° 12, 18 et 8 ; A.N., Mar., C7 197, dossier Marion-Dufresne.

moments du roi Louis XV, qui, trois ans plus tard, le 10 mai 1774, mourut lui-même de la variole.

Suivant parfaitement le tableau clinique de cette affection[6], Ahutoru commença par manifester une forte fièvre[7], accompagnée de l'apparition de gros boutons vésiculaires donnant des croûtes, qui, en quatre jours, à partir du visage, se multiplièrent sur tout le corps. Au cinquième jour, avec une nouvelle poussée de fièvre, les vésicules devinrent des pustules, les croûtes changeant de couleur et se mettant à suppurer[8]. La variole est une affection terriblement éprouvante. Comme le décrit bien l'abbé Maudoux, à la douleur insupportable des plaies cutanées qui empêchent de se tenir debout et de marcher et qui défigurent, s'ajoutent les ulcérations bucco-pharyngées, les escarres formées dans la gorge qui rendent toute déglutition presque impossible, alors que les croûtes qui collent les paupières rendent pratiquement aveugle[9]. Même l'officier de marine, certainement dur-à-cuire, qu'est le lieutenant Roux, ne peut rester insensible au calvaire d'Ahutoru. A la date du 4 novembre, son journal parle du : « (...) malheureux Poutavery (...) » qu' « on ne pouvait (...) soulager d'aucune manière »[10]. Il faut se souvenir que l'abbé Maudoux, pourtant rompu par sa vocation et par ses fonctions, au spectacle des affres de l'agonie, est resté marqué par l'acuité de la souffrance de Louis XV[11].

Afin de mettre Ahutoru plus à l'aise à bord du *Mascarin*, on l'a retiré de la « petite chambre sous le gaillard d'arrière, à la chute de l'escalier, qu'il occupait », pour l'installer « du côté de tribord, en déplaçant un canon » dans « un emplacement de 8 pieds de longueur et de 5 pieds de largeur » qu'on lui aménagea[12]. On peut penser qu'il s'agissait de placer Ahutoru dans un endroit ventilé parce qu'il éprouvait les difficultés respiratoires qui sont le lot des varioliques et qu'il est à peu près sûr que le chirurgien du bord – qui fait bien état de ces difficultés respiratoires – ne disposait pas des analeptiques susceptibles d'aider efficacement le malade ; pas plus qu'il n'avait, évidemment, des antibiotiques capables de juguler l'infection et les surinfections qui l'amplifiaient. En matière de sédatifs et d'antiseptiques pour atténuer les effets les plus immédiats de la maladie, on peut supposer qu'il était aussi démuni ou à peu près. Or le cas d'Ahutoru était compliqué, d'une part parce qu'on était au large et que les conditions de navigation, à cette saison, à cette latitude, sont éprouvantes. Il y avait la chaleur et surtout le gros temps que subissait *Le Mascarin* et qui, le 1er novembre, le sépara du *Marquis de Castries*[13]. Donc, de surcroît, Ahutoru souffrait certainement du mal de mer. Le chirurgien, en tout cas, dès le 27 octobre, avait

---

[6] Collectif, Larousse médical, 2003, p. 1100 ; J. Quevauvilliers et A. Fingerhut, *Dictionnaire médical*, Masson, 1997, art. Variole ; J. Frottier, P. Ambroise-Thomas, *Dictionnaire des maladies infectieuses*, P.U.F., 2005, p. 368.

[7] Mercredi 23 octobre 1771 : A.N., Mar., B4 317. « Procès-verbal de Marion-Dufresne sur la relâche à Fort-Dauphin, la maladie et la mort de Poutavery ».

[8] Dimanche 26 octobre-lundi 27 octobre 1771 : A.N., Mar., B4 317. « Procès-verbal de Marion-Dufresne sur la relâche à Fort-Dauphin, la maladie et la mort de Poutavery ».

[9] Michel Antoine, Louis XV, Fayard, 1989, p. 991-992. Dimanche 2 novembre 1771 : A.N., Mar., B4 317. « Procès-verbal de Marion-Dufresne sur la relâche à Fort-Dauphin, la maladie et la mort de Poutavery ».

[10] A.N. Mar., 4JJ 142 Roux.

[11] M. Antoine, op. cit.

[12] A.N., Mar., B4 317. « Procès-verbal de Marion-Dufresne sur la relâche à Fort-Dauphin, la maladie et la mort de Poutavery ».

[13] A.N., Mar., B4 317. « Procès-verbal de Marion-Dufresne sur la relâche à Fort-Dauphin, la maladie et la mort de Poutavery ».

indiqué à Marion-Dufresne que les « incommodités causées par le vaisseau » compromettaient la guérison d'Ahutoru dont l'organisme était, par ailleurs, affaibli par ce qui est peut-être le stade secondaire d'une infection syphilitique, du moins c'est ce que laissent envisager les détails qu'il donne sur l'état général du malade[14]. Et ce qui, certainement, venait encore alourdir ce qu'il avait à endurer.

Il est probable que tout ce que l'on pouvait donner à Ahutoru, durant ces derniers jours, c'était de quoi boire, alors même qu'il lui était difficile d'avaler et qu'il avait certainement tout autant de mal à tenir un récipient et tout simplement à bouger. Or, on le faisait sûrement de loin, sans beaucoup l'aider, en limitant au minimum les soins et le contact avec lui. En effet, compte-tenu du caractère terriblement contagieux de la « petite vérole » que l'on connaissait bien, on avait veillé à placer à l'endroit où l'on avait installé Ahutoru « un autre double entourage de 5 pieds pour éviter toute communication ». Autre précaution, on avait « établi un factionnaire jour et nuit afin qu'autres que les chirurgiens et les gens destinés à le servir n'en approchassent ». Enfin, on avait « tous les jours, attention de parfumer le vaisseau et jeter du vinaigre »[15].

Donc Ahutoru est mort non seulement en souffrant intensément, mais, de plus, mis à l'écart, regardé avec horreur et certainement bien seul. Compte tenu des circonstances de son décès, dans les heures qui suivirent, au matin du 7 novembre 1771, son corps fut cousu dans une toile lestée d'un boulet, avec ses vêtements, son linge et les objets qu'il avait utilisés. L'équipage fut réuni à l'ordinaire pour cette dernière cérémonie. Bien que le défunt ne fût pas chrétien – on n'avait pas cherché, apparemment, à le baptiser –, l'aumônier dit la prière des morts et le corps fut mouillé, bien vite, dans l'océan[16].

Certes, au XVIIIe siècle, le pronostic ne pouvait être que pessimiste devant une affection aussi redoutable que la variole – sans doute aggravée, de plus, dans le cas d'Ahutoru par une autre pathologie – ; il n'en demeure pas moins qu'une issue fatale n'était peut-être pas inéluctable[17]. En tout cas, l'inefficacité ou le peu de soins qu'il a pu recevoir pendant sa maladie et la contamination dont il a été victime ont des responsables et des causes bien clairs. Il s'agit de les mettre en évidence à présent.

Pourquoi Ahutoru est mort

La mort d'Ahutoru est directement imputable à la précipitation de Marion-Dufresne.

---

[14] A.N., Mar., B4 317. « Procès-verbal de Marion-Dufresne sur la relâche à Fort-Dauphin, la maladie et la mort de Poutavery ». L'absence d'analyse sérologique ne permet pas d'avoir de certitude sur le diagnostic « vénérien » fait, après examen d'Ahutoru, peu après le départ de Tahiti, le 22 mai 1768 : Etienne Taillemite, *Bougainville et ses compagnons autour du monde 1766-1769, Journaux de navigation, établis et commentés*, Paris, Imprimerie Nationale, 1977, t. 2, p. 257 ; collectif, Larousse médical, 2003, p. 908-910 ; J. Frottier, P. Ambroise-Thomas, *Dictionnaire des maladies infectieuses*, P.U.F., 2005, p. 337. Mais on peut aussi envisager pour Ahutoru une pathologie corollaire de type pulmonaire : voir note 99.

[15] A.N., Mar., B4 317. « Procès-verbal de Marion-Dufresne sur la relâche à Fort-Dauphin, la maladie et la mort de Poutavery ».

[16] A.N., Mar., B4 317. « Procès-verbal de Marion-Dufresne sur la relâche à Fort-Dauphin, la maladie et la mort de Poutavery » et A.N. Mar., 4 JJ 142 (journal de Du Clesmeur).

[17] A la date du 27 octobre, c'est-à-dire au tout début de la maladie, le chirurgien-major aurait fait état de sa conviction qu'Ahutoru pouvait être sauvé, à condition d'aller mouiller à la côte : A.N., Mar., 4 JJ 142, (journal de Crozet). On peut toutefois avoir des doutes sur l'exactitude et peut-être l'authenticité de ce pronostic, dans la mesure où il sert à justifier la décision de Marion-Dufresne de continuer son voyage.

Celui-ci a délibérément fait appareiller, dans l'après-midi du dimanche 27 octobre 1771, de la rade de Saint-Denis, à l'île Bourbon, sachant parfaitement le Tahitien malade, et fort probablement sans aucun doute sur la nature de sa maladie[18]. En tout cas, il a sciemment enfreint les consignes données par Des Roches, le gouverneur de l'île de France, en faisant route sur le Cap de Bonne-Espérance, le lendemain, 27 octobre, alors que la petite vérole d'Ahutoru venait d'être officiellement diagnostiquée par le chirurgien du bord. Or, expressément, il lui avait été prescrit de « faire son retour aux îles si malheureusement la petite vérole se déclarait dans ses vaisseaux (...) cette maladie [étant] à l'île de France depuis plusieurs mois »[19].

Ainsi, il a pratiquement condamné à mort Ahutoru – la saleté et la déshydratation à bord étant, à elles seules, de nature à aggraver définitivement sa condition. Mais, de plus, en restant au large, Marion-Dufresne a, en toute conscience, mis en danger tout l'équipage du navire. De fait, à l'arrivée du *Mascarin* au Cap, le 2 décembre, le quart de ses hommes était bel et bien atteint de la petite vérole ; même si, recourant à toutes sortes de ruses, Marion-Dufresne tenta (en vain) de le dissimuler aux officiers de santé venus inspecter à bord[20].

Dans la logique qui est celle de Marion-Dufresne, il n'y avait pas d'autre choix. Le capitaine du *Mascarin* était pris par le temps et contraint, par les engagements financiers qu'il avait contractés, à une véritable fuite en avant. Dès lors, au-delà de la responsabilité personnelle de Marion-Dufresne, il y a à mettre en cause, pour expliquer la mort d'Ahutoru, une course au profit dont les moteurs sont, d'une part, la compétition pour la découverte du très convoité continent austral et, d'autre part, la fin – ou plus exactement – l'acheminement vers la fin de la Compagnie des Indes.

Ce qui avait poussé Marion-Dufresne à partir si rapidement de Bourbon et qui le poussait encore à repartir du Cap, à la veille de Noël 1771 – pour un voyage qui s'acheva, pour lui aussi tragiquement, en Nouvelle-Zélande, le 12 juin 1772[21] – c'est le retard pris sur le lieutenant de vaisseau Kerguelen de Trémarec. Celui-ci, arrivé à Port-Louis le 20 août, en était reparti dès le 13 septembre[22], en mission officielle, vers la fameuse, autant que mystérieuse, terre « découverte » par

[18] 19 Alité à bord depuis le samedi 26 octobre, c'est-à-dire la veille, il avait été, à nouveau, examiné par un chirurgien dépêché par le gouverneur de Bellecombe. Les recommandations appuyées de ce dernier pour désinfecter soigneusement le navire – d'autant plus que de semblables mesures avaient déjà été prises au départ de Port-Louis – donnent de sérieuses suspicions sur la candeur de Marion-Dufresne : A.N. Mar. B4 317, « Procès-verbal de Marion-Dufresne sur la relâche à Fort-Dauphin, la maladie et la mort de Poutavery ».

[19] A.N. Mar., 4 JJ 142, (journal de Du Clesmeur).

[20] A.N. Mar., JJ 142, (journal de Du Clesmeur) et A.N. Mar., JJ 142 (journal de Roux).

[21] A.N. Mar., JJ 142, Du Clesmeur et A.N., Mar., B4 317, Lettre de Marion-Dufresne au ministre de Boynes, datée de « décembre 1771 ». Marion-Dufresne fut massacré, puis mangé par les Maoris, riverains de la Baie des îles : E. Taillemite, *Dictionnaire des marins,* Tallandier, 2002, p. 356-357 ; Ph. Haudrère, « Marion-Dufresne (1724-1772) – Un capitaine malouin à la découverte de la mer du Sud », Université francophone d'été Saintonge-Québec, 21, *Voyages de découverte et littérature (XVIe-XIXe s.),* Rochefort, 2004, p. 49-62.

[22] B. M. Quimper, Papiers Des Roches, t. XII, f° 161-162 : Compte-rendu par le gouverneur Des Roches cité par Bourde de La Rogerie, « Les Bretons aux îles de France et de Bourbon (Maurice et La Réunion) aux XVIIe et XVIIIe siècles » *dans Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne,* t. XIII (1932) p. 369.

Gonneville, au début au XVIe siècle[23]. Fort des travaux du très éminent Président de Brosses, de la passion géographique et même de la course à la découverte que ce dernier avait contribué à entretenir, Kerguelen partait, en tout cas, vérifier une conviction largement partagée, à savoir qu'il y avait, au sud de l'île de France ou au sud des îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, c'est-à-dire, en dessous du 45e degré de latitude sud « un continent contigu aux Terres de Diemen, qui doit être un très beau pays, susceptible des plus riches productions et habité peut-être par des nations riches et policées »[24].

Or, si Marion-Dufresne avait pris du retard, c'est qu'il attendait d'avoir la garantie de René Magon qui n'avait consenti à apposer sa signature au bas de l'acte officiel, au bureau de contrôle de Port-Louis, que le 10 octobre. En effet, le financement de l'expédition que commandait Marion-Dufresne et qui devait ramener Ahutoru à Tahiti, reposait sur un montage qui répondait aux caractéristiques de ce que l'on appelait un prêt « à la grosse aventure ». S'il n'engageait, immédiatement, pratiquement rien pour les deux partenaires qui avaient échafaudé l'affaire, il les condamnait au succès[25]. En tout cas, pour cette raison, ramener Ahutoru à Port-Louis, moins d'un mois après le départ, signifiait clairement, pour Marion-Dufresne, le discrédit définitif et la ruine complète. Bref, c'était une perspective totalement inenvisageable.

Marion-Dufresne était bel et bien, selon l'expression de l'époque, un homme « *à la côte* », c'est-à-dire quelqu'un qui n'avait plus rien à perdre et qui était prêt à tout miser sur une seule carte[26]. Sa situation résultait des difficultés et des transformations qui étaient alors le lot de la Compagnie française des Indes. La remise des îles de France et de Bourbon à l'autorité du roi avait laissé le capitaine Marc Marion-Dufresne sans emploi au Port-Louis[27] et il s'y était installé pour s'occuper de négoce et surtout de traite avec une âpreté au gain et une absence de scrupules qui lui valaient une assez louche réputation[28].

---

[23] Le normand Binot Paulmier de Gonneville partit d'Honfleur en juin 1503. En 1505, il revint au Havre, après avoir été attaqué en Manche à son retour par des pirates anglais et avoir perdu tous ses documents et ses biens. Il avait durant son long voyage au-delà du cap de Bonne Espérance, apparemment, abordé dans ce qu'il appelle les « Indes méridionales », une mirifique « Terre des Perroquets ». Il fit un rapport de ce périple et des mésaventures qui avaient suivies à l'amirauté du Havre. Son histoire ressurgit, en 1659, à l'occasion d'un procès intenté par son descendant l'abbé Paulmier de Gonneville : Jean-Etienne Martin-Allanic, *Bougainville navigateur et les découvertes de son temps*, p. 16, 18 et 45 (note 39).

[24] B.N.F., N.A.F., 9431, f° 381 ; Charles de Brosses, *Histoire des navigations aux terres australes*, 1756, t. I, p. 10 ; E. Taillemite, op. cit., t. 1, p. 4, p. 8-10 ; Maurice Raymond de Brossard, *Kerguelen, le découvreur et ses îles*, France-Empire, 1970, p. 184, p. 189-191.

[25] A.N. Mar., B4 317 ; Maurice Raymond de Brossard, *Moana, océan cruel*, France-Empire, s. d., p. 214-215 notamment.

[26] Le souci manifesté, de façon répétée, par Marion-Dufresne qu'une pension soit assurée à son épouse, si le pire devait advenir, indique assez qu'il était bien conscient du caractère extrêmement risqué et périlleux de son entreprise : CAOM, C4 29, Lettre de Marion-Dufresne au ministre Praslin, 2 septembre 1771.

[27] Philippe Haudrère, *La compagnie française des Indes au XVIIIe siècle*, Les Indes Savantes, rééd. 2005, t. 1 p. 394 et t. 2 p. 899 ; t. 2 p. 770-772. Je n'ai pas pu consulter l'ouvrage d'Edward Duyker, *An officer of the blue, Marc-Joseph Marion-Dufresne, south seas explorer 1724-1772*, Carlton, Melbourne U.P., 1994 dont la traduction française annoncée pour septembre 2008 n'a finalement pas été publiée.

[28] Notamment à propos d'une affaire de trafic d'esclaves vendus avec un profit abusif au Roi : B. N. F., N. A. F., I, col. 338.

Sans ambages, effectivement, les notes ministérielles le donnent comme « bon manœuvrier, actif (...) brave » mais aussi « (...) grand pacotilleur, sans principes ni retenue »[29].

Mais pourquoi, alors, avoir finalement accepté, pour le rapatriement d'Ahotoru, les offres de service qu'avait présentées, le 22 février 1771, un tel personnage[30] ? Là encore, il faut mettre en cause les effets induits par le dysfonctionnement des circuits commerciaux et financiers de l'île de France auxquels les problèmes de la Compagnie des Indes ne sont probablement pas étrangers. La faillite des forges Hermans et Rostaing[31], en l'occurrence, a été un facteur décisif pour faire intervenir Marion-Dufresne dans le sort d'Ahutoru.

Bougainville, en effet, au retour de son tour du monde, avait fait une escale de quelques jours à Port-Louis (du mardi 8 novembre au vendredi 11 décembre 1768). A l'instigation de Poivre, dont le domaine de Monplaisir était voisin des forges, il avait consenti à Hermans, pour trois ans, un prêt de 35 000 livres à 5% d'intérêt[32]. Lors des préparatifs du départ de France d'Ahutoru, il avait décidé d'affecter la somme escomptée à l'entretien du Tahitien, durant son séjour à l'île de France, dans l'attente de son départ pour le Pacifique[33]. Or le dépôt de bilan de ces forges dont la situation de cessation de paiement est avérée dès l'arrivée d'Ahutoru à Port-Louis, laissa ce dernier pratiquement à la charge du gouverneur et de l'intendant de l'île de France[34].

Ce qui ne peut que les inciter à agir au plus vite en ce qui le concerne ; d'autant plus qu'un élément supplémentaire vient atténuer les scrupules et rendre bien moins astreignantes les précautions que l'on peut prendre à son endroit. En effet, en arrivant à Port-Louis, le 20 août 1771, Kerguelen a confirmé la nouvelle du renvoi du ministre Choiseul, fin décembre, qui a immanquablement privé son cousin, le duc de Praslin, du portefeuille de la Marine[35]. Non seulement,

---

[29] B. N. F., N. A. F. « Etat des capitaines et officiers de la marine de la Compagnie des Indes que l'on juge être les meilleurs et les plus capables pour faire la guerre. 1768 ; Marion Dufresne, capitaine de brûlot, ancien chevalier de Saint-Louis, etc.

[30] CAOM, C4 28, 3 septembre 1771.

[31] Bougainville, *Voyage autour du Monde*, éd. M. Bideaux et S. Faessel, Imago mundi, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 347 ; Philippe Haudrère, éd. *Les Français dans l'océan Indien au XVIIIe s., La Bourdonnais et Rostaing*, Les Indes Savantes, 2004 : Journal du voyage fait aux Indes sous les ordres de M. Mahé de La Bourdonnais par M. de Rostaing, 1746, p. 9-10. Sur les forges Rostaing de Mon Désir au Quartier des Pamplemousses, à l'île de France sont citées : A.N., 100, A.P.1 et CAOM, E 357 bis.

[32] CAOM, C4 21 (2 septembre 1769) et A.N., Mar., dossier Bougainville, n° 376, pièce n° 10. Pour avoir une idée de l'importance de cette somme, peut-être faut-il la mettre en rapport avec les 100 000 livres engagées par La Giraudais, commandant de *L'Etoile* (le second navire participant au tour du monde de Bougainville) dans l'affaire de contrebande entre Batavia et l'île de France : voir note 55. Bougainville peut alors disposer du remboursement consenti par la couronne d'Espagne pour la restitution des Malouins : Bougainville, op. cit., p. 10-14; voir aussi E. Taillemite, *Bougainville et ses compagnons autour du monde 1766-1769, Journaux de navigation, établis et commentés,* Paris, Imprimerie Nationale, 1977, t. 2 (journal de Nassau-Siegen), p. 412-414.

[33] CAOM, C4 27, lettre de Praslin à Poivre, Versailles, 26 février 1770 et Bougainville, op. cit., p. 235 : Bougainville indique qu'il a dépensé 36 000 francs (le tiers de son bien précise-t-il) pour armer le navire destiné à rapatrier Ahutoru à Tahiti.

[34] CAOM, C4 32, 26 sept. 1772, P.V. dressé par les créanciers... et CAOM, C4 27, lettre de Praslin à Poivre, Versailles, 26 février 1770. Bougainville souligne que la duchesse de Choiseul avait muni Ahutoru de fonds destinés à acheter à l'île de France, des outils, des semences et du bétail qui devaient être transportés avec lui à Tahiti : Bougainville, op. cit., p. 235. De plus, d'après le Journal encyclopédique, Paris, avril 1770, p. 297 (Lettre d'Abbeville), Ahutoru se serait embarqué à La Rochelle avec plusieurs malles remplies de vêtements de bijoux, d'espèces et d'autres cadeaux précieux qu'il avait reçus. On peut se demander, si ces malles et ces sommes d'argent ont bien existé, ce qu'elles ont pu devenir exactement.

[35] Michel Antoine, Louis XV, Fayard, 1989, p. 922.

désormais, le gouverneur et l'intendant ont un nouvel interlocuteur à Versailles, en la personne de Bourgeois de Boynes, surtout ils ont la certitude qu'il n'y a définitivement aucun appui et surtout aucun fonds à attendre de ce côté-là, en faveur de l' « Indien », protégé de Bougainville, lui-même protégé notoire de Choiseul[36].

Toutefois, il serait peut-être abusif d'affirmer qu'Ahutoru, par conséquent, a été traité avec une désinvolture complète[37]. Il n'en demeure pas moins que si l'on est parfaitement renseigné sur les tractations qui ont entouré son rapatriement, on sait encore très peu de choses sur Ahotoru lui-même et sur ce qu'il a fait lors de son second séjour à l'île de France. Il y a passé pourtant autant et même un peu plus de temps qu'à Paris (11 mois en France et à quelques jours près un an, 12 mois à l'île de France).

Le plus informatif dont on dispose, pour l'instant, est le témoignage de Bernardin de Saint-Pierre qui avait déjà rencontré Ahutoru, à son premier passage à l'île de France, avec Bougainville, en 1768. Il rapporte qu' « Aoutorou paraissait s'ennuyer beaucoup à l'île de France : il se promenait toujours seul ». Bien sûr, ce qui retient le plus l'attention c'est qu'il montre Ahutoru prenant conscience, suggère-t-il, de la réalité de l'esclavage : « Un jour, je l'aperçus dans une méditation profonde : il regardait, à la porte de la prison, un noir esclave à qui on rivait une grosse chaîne autour du cou. C'était un étrange spectacle pour lui, qu'un homme de sa couleur traité ainsi par des blancs qui l'avaient comblé de bienfaits à Paris »[38].

Certes, on peut penser que Bernardin de Saint-Pierre prête à Ahutoru des pensées qui sont les siennes[39]. En fait, au retour du tour du monde, Ahutoru avait déjà pu voir à bord de *La Boudeuse*, en juin 1768 très précisément, les trois serviteurs noirs qui servaient à la table de Bougainville que lui-même, Ahutoru, partageait[40]. Il n'en demeure pas moins que le Tahitien n'a pu manquer de faire des rencontres et des expériences, durant ces 12 mois à l'île de France. La découverte que Malcolm Cook a faite à la Bibliothèque municipale du Havre laisse espérer qu'il y a peut-être encore des sources à mettre au jour[41].

En tout cas, compte tenu, de la période d'incubation de la variole, à savoir une à deux semaines avant que ne se manifestent les premiers symptômes[42] – dont on a pu voir qu'Ahutoru les avait présentés le 23 octobre – il est évidemment qu'il a été contaminé juste avant son départ de l'île de France, alors que des foyers

---

[36] E. Taillemite, *Bougainville et ses compagnons autour du monde 1766-1769, Journaux de navigation, établis et commentés*, Paris, Imprimerie Nationale, 1977, t. 1, p. 10-11.

[37] Ahutoru était, selon les propos de l'intendant lui-même, logé chez La Maltêtie qui l'avait ramené de France. Poivre s'excusant de l'étroitesse de sa propre demeure de ne pas l'héberger lui-même : Lettre de Poivre à Bertin, du 23 octobre 1770, qui figure dans Bougainville, op. cit., p. 238-239.

[38] Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'île de France*, éd. Aimé Martin, II, p. 2-3.

[39] E. Audouin, *Bernardin de Saint-Pierre, voyages à l'île Maurice et à La Réunion, Magellan* et compagnie, Le Havre, 2004, p. 82-89.

[40] Etienne Taillemite, *Bougainville et ses compagnons autour du monde 1766-1769, Journaux de navigation, établis et commentés,* Paris, Imprimerie Nationale, 1977, t. 2 (journal de Charles Félix Pierre Fesche, La Nouvelle Cythère. Journal de navigation... écrit à bord de la frégate du Roy La Boudeuse...), p. 109.

[41] Malcolm Cook, « Bougainville and one noble savage : two manuscript texts of Bernardin de Saint-Pierre », *Modern language review*, 4, 1994, p. 843.

[42] Coll., Larousse médical, 2003, p. 1100.

d'épidémie qui paraissaient, d'ores et déjà, bien repérés[43]. Dès lors, pratiquement toutes les hypothèses sont ouvertes : négligence coupable ? Imprudence ? Malentendu ?

Plus largement, dans cette même perspective, Ahutoru a été victime du manque de cohérence dans la décision et de l'absence de continuité dans l'action qui affectaient, à la fin des années 1760 et au début des années 1770, les sphères dirigeantes du royaume de France, confrontées à une crise des finances publiques qui les poussait à l'improvisation permanente et à la recherche bornée du moins coûtant[44].

Ainsi n'a-t-il jamais été question que les frais du séjour à Paris d'Ahutoru soient pris en charge par la Couronne : ce que son statut de visiteur exceptionnel – et d'autant plus qu'on lui prêtait le rang de prince[45] – aurait pu pleinement justifier. De la sorte, Bougainville a dû pourvoir à toutes les dépenses d'Ahutoru, non négligeables au regard de la modestie de sa fortune[46]. Ce qui compta largement, c'est probable, dans l'acquiescement et même l'empressement manifesté par Bougainville à accepter finalement la solution « à bon marché » et assez hasardeuse que met au point le ministère pour le retour d'Ahutoru à Tahiti.

En effet, faute de fonds suffisants, deux projets, apparemment, furent successivement écartés. D'abord celui que Bougainville, selon ses dires, aurait présenté lui-même à Praslin, mettant en avant le triple avantage que l'on pouvait retirer d'une nouvelle expédition à Tahiti : tenir la promesse sacrée faite de ramener Ahutoru auprès des siens, d'une part, renouer, d'autre part, les liens d'amitié tissés au cours du bref séjour en avril 1769 avec les habitants de la « Nouvelle-Cythère », enfin, de faire, à l'aller et au retour, de nouvelles découvertes. Bougainville souhaitait être chargé de cette mission, qui promettait d'être le point de départ de la fondation d'un nouvel empire colonial, à partir de Tahiti dont Bougainville serait nommé gouverneur, et qui était susceptible de rayonner dans toute l'aire Pacifique[47].

Un autre projet de rapatriement d'Ahutoru avait été conçu, sans doute fin 1769, par Kerguelen – avant qu'il ne soit mandaté pour la mission d'exploration qui fera sa gloire[48] et qui le conduisit à faire escale à l'île de France, comme on l'a vu, en août 1771. Kerguelen dévoile sans ambages ses intentions : « Mon projet [est] de faire quelque découverte sous prétexte de renvoyer le sauvage ». Il explique que compte-tenu de la difficulté d'un retour à Tahiti par les Moluques, le passage par le cap Horn s'impose avec une route au sud qui permettrait une recherche efficace du fabuleux continent austral[49].

Finalement le ministre-duc de Praslin décida qu'on enverrait Ahutoru à l'île de France, aux bons soins de Poivre. Ce qui revenait à laisser à ce dernier

---

[43] A.N. Mar., 4 JJ 142, (journal de Du Clesmeur).
[44] Jean Meyer, Louis XV ou le scepticisme politique, Sicre éditions, Paris, 2003, p. 121 et p. 123.
[45] E. Taillemite, *Bougainville et ses compagnons autour du monde 1766-1769, Journaux de navigation, établis et commentés,* Paris, Imprimerie Nationale, 1977, t. 1 p. 92-93 et t. 2, p. 342, p. 332 et p. 398.
[46] Sur la solde de Bougainville et les dépenses de son voyage autour du monde : A. N., Mar., C6 1062, f° 83-84.
[47] Bougainville, op. cit. p. 234.
[48] Maurice Raymond de Brossard, *Kerguelen, le découvreur et ses îles*, France-Empire, 1970, p. 212 : Lettre de Terray du 20 mars 1771.
[49] B. N. F., N. A. F., 9431, f° 381. Kerguelen à M. d'Après de Mannevillette, de Quimper, 1769.

l'initiative et la responsabilité de susciter un armement marchand qui effectuerait l'étape finale du rapatriement du Tahitien, l'affaire pouvant être liée à la conquête des épices dont Poivre était chargé. En contrepartie, le ministère procurait, effectivement, au navire rapatriant Ahutoru un passeport pour les Philippines, ce qui équivalait, pour un capitaine averti, à la garantie de fructueux trafics dans ces îles dont la perspective, si elle n'était pas absolument régulière, pouvait être néanmoins assez motivante[50].

L'affaire fut rondement menée. Le 18 janvier 1770, le duc de Praslin remit le fameux passeport obtenu des Espagnols à Bougainville. Il ne restait plus à ce dernier, qu'à trouver un navire pour emmener à l'île de France « le nommé Poutavery, un des principaux habitants de Taïti »[51].

Le problème, c'est qu'ainsi Ahutoru arrivait à l'île de France à une période de l'année particulièrement défavorable pour pouvoir envisager rapidement de continuer son voyage vers Tahiti. C'est-à-dire à la fin octobre, à un moment où tous les navires de l'île étaient dehors. Rien, donc, ne pouvait être envisagé et surtout organisé pratiquement avant l'année suivante ou plus exactement avant l'équinoxe de septembre de l'année suivante, parce que le régime des vents obligeant à partir très au Sud, il fallait pouvoir profiter de toute la belle saison qui, dans l'hémisphère Sud, commence à la fin de septembre « alors que les nuits sont plus courtes et les mers plus belles »[52].

Déjà, le voyage de Bougainville autour du monde s'était ressenti de l'absence de soutien matériel solide de la couronne et avait reposé largement sur l'initiative et surtout l'engagement financier personnel de Bougainville qui eut assez de mal à rentrer effectivement dans ses fonds[53].

En fait, dans son ensemble, le tour du monde avait pâti de l'improvisation et du manque de moyens et de compétences adaptés à une telle expédition[54]. Le départ précipité de Tahiti après une dizaine de jours à peine de séjour[55], l'acheminement périlleux à l'île de France, après une escale à Batavia, où le capitaine de *L'Etoile* qui secondait *La Boudeuse* dans son voyage autour du monde, se rendit coupable de contrebande[56], sont bel et bien des illustrations de ce triste état de choses.

Il faut se rendre à l'évidence, au-delà de l'incurie des autorités, mal préparé, mené, sans aucun doute, par un ambitieux[57] le voyage autour du monde de

---

[50] CAOM, Min., B134, f° 284 : Lettre de Praslin à Choiseul du 11 décembre 1769.

[51] A. E., Esp. 359, f° 19-20.

[52] Lettre de Poivre à Bertin, du 23 octobre 1770, qui figure dans Bougainville, op. cit., p. 239.

[53] A. N. Mar., B2 384, f°185.- A. N, Mar., B4 110, f° 254-56 (comptes de L'Etoile) et A.N., Mar, C6 1062, f° 83 (solde de Bougainville) ; A. N., Mar., C6 370 (avances reçues à Nantes au départ de la circumnavigation) cité dans E. Martin-Allanic, op. cit., t. II, p. 913 et p. 980-81.

[54] Etienne Taillemite, *Bougainville et ses compagnons autour du monde 1766-1769, Journaux de navigation, établis et commentés,* Paris, Imprimerie Nationale, 1977, t. 2 (journal de Charles Félix Pierre Fesche, La Nouvelle Cythère. Journal de navigation… écrit à bord de la frégate du Roy La Boudeuse…), p. 108-139 et St-Germain, p. 107.

[55] Etienne Taillemite, *Bougainville et ses compagnons autour du monde 1766-1769, Journaux de navigation, établis et commentés,* Paris, Imprimerie Nationale, 1977, t. 2 (journal de Vivez), p. 248.

[56] CAOM, C4 30, n° 59 (Lettre du 12 décembre 1772) ; *Bougainville,* op. cit., p. 346 (note 16).

[57] On ne peut que remarquer que le départ d'Ahutoru coïncida, pour Bougainville, avec une promotion à l'état-major de la marine, assez avantageuse ou du moins prometteuse pour l'avenir, avec la perspective peut-être d'un gouvernement colonial qui le rendit d'autant plus enclin à laisser partir, à l'aventure, Ahutoru pour ne pas trop

Bougainville fut un échec. D'abord et surtout parce qu'il ne rapporta pas à l'île de France les épices convoitées, dont la culture devait, au centuple, couvrir les frais de son expédition et lui procurer honneurs et profits, selon les intentions et les projets de Poivre, qui avait été l'un des instigateurs de l'entreprise[58].

Il est clair, en tout cas, que Bougainville, à son retour à Paris, souffrait d'un manque certain de crédibilité et qu'il éveillait même la suspicion[59]. C'est la publication du texte de Commerson, intitulé *Description de l'île de Taïti ou Nouvelle-Cythère*, dans le numéro de novembre 1769 du *Mercure de France*[60], qui tira Bougainville de ce mauvais pas. Naturaliste du Roi réputé, docteur en médecine et correspondant de l'Académie royale des sciences, Commerson apportait ainsi une caution irréfutable aux dires de Bougainville[61]. Il faut le souligner, c'est son article, autant que l' « exhibition » d'Ahutoru qui servit, de façon décisive, la cause délicate de Bougainville, à Paris, à l'automne 1769.

Dans cette perspective, il convient, bel et bien, de considérer la Relation que publie Bougainville de son expédition, au printemps 1770, le fameux *Voyage autour du monde*, grand succès de librairie du XVIIIe siècle, comme une défense et une justification[62]. Mais il faut aussi voir dans ce livre (et la manière dont Bougainville a pu le concevoir) l'illustration de la rivalité – ou plus exactement la tension – franco-anglaise qui prévaut alors à l'échelle internationale.

Un peu brutalement sans doute, il faut, dès lors, avancer que la dernière circonstance déterminante pour expliquer la disparition d'Ahutoru, c'est bel et bien l'après Guerre de Sept Ans (le conflit majeur du XVIIIe siècle qu'on a pu qualifier de véritable « Première Guerre mondiale » conclu par la défaite de la France, consacrée, en 1763, par le Traité de Paris et la perte de la plus grande partie de son premier Empire colonial). En effet, il est déterminant, non seulement par les difficultés financières qu'il accrut pour la couronne de France – on en a vu les conséquences pratiques –, mais aussi par le désir de revanche qui poussa Choiseul à encourager le voyage de Bougainville autour du monde (avec, en perspective, la possibilité de trouver un nouveau monde austral et de nouvelles opportunités coloniales), enfin, très directement, parce qu'il rend plus aigüe la concurrence entre Bougainville et ses émules d'outre-Manche : Samuel Wallis qui l'a précédé, en 1767, à Tahiti[63] et surtout James Cook.

En effet, celui-ci, au retour de son propre tour du monde, a apporté des démentis et exprimé des critiques à l'encontre du récit de Bougainville et d'autant plus que le *Voyage autour du monde* a été publié, en anglais, fin 1771. Or le

---

s'éloigner du ministère : A. N. Mar., dossier personnel Bougainville, pièce n° 8 et pièce n° 17: Etat des services de Bougainville remis par lui au maréchal de Castries, Paris, 10 janvier 1780.

[58] CAOM, C4 17, Mémoire du Roi pour servir d'instructions aux sieurs Dumas... et Poivre. C'est ce dernier qui, dans ce but, recommande Commerson à Bougainville pour être le botaniste de l'expédition : Lalande, *Eloge de Commerson*, p. 4-5. Martin-Allanic, op. cit., t. 1 p. 461.

[59] Bachaumont, *Mémoires secrets*, IV, 26 mars 1769 ; *Journal inédit du duc de Cröy (1718-1784)*, publié par le vicomte de Grouchy et Paul Cottin, Paris, 1906, t. II, p. 508.

[60] Ce texte est, en fait, le Post-scriptum d'une lettre adressée de l'île de France, le 17 avril 1769, par Commerson à Lalande, de l'Académie royale des sciences Montessus, *Martyrologe et biographie de Commerson,* p. 135.

[61] Taillemite, op. cit., t. 1, p. 87-90 ; *Dictionnaire de Biographie mauricienne*, n° 4, p. 115. Un colloque tenu du 16 au 24 octobre 1973 à La Réunion et à l'île Maurice a été consacré à l'étude de son œuvre scientifique : actes publiés en 1974 dans les Cahiers du Centre universitaire de La Réunion.

[62] Bougainville, op. cit., p. 57 et p. 233-234.

[63] Bougainville l'a appris à l'escale de Batavia, au retour de son tour du monde. Bougainville, op. cit., p. 341.

capitaine Cook et ses hommes avaient séjourné à Tahiti non loin du lieu où Bougainville avait lui-même relâché, tout comme ils avaient pu communiquer avec les mêmes Tahitiens qu'avaient rencontrés les Français, quelques mois plus tôt. C'est ce qui conduisit Banks et Solander, les compagnons de Cook, auteurs de la relation du premier Voyage de ce dernier, à mettre gravement en cause Bougainville, d'abord quant à ses responsabilités de capitaine, mais aussi en incriminant les Français pour l'introduction de la syphilis à la « Nouvelle Cythère ». Bougainville avait donc d'autant plus à cœur de se défendre que l'on savait que le capitaine Cook préparait un deuxième voyage dans la Mer du Sud[64].

Ainsi Bougainville, au moment où il apprend la mort d'Ahutoru, début mai 1772, est en train de préparer la seconde édition du *Voyage autour du Monde* (la première étant parue quelques semaines après le départ d'Ahutoru pour l'île de France et le retour dans sa patrie). Dès lors, dans une certaine mesure, la présence physique de ce dernier avait pratiquement fini par devenir un obstacle pour parler de lui et de son pays d'origine. En fait, avant qu'il ne meure vraiment, on a éliminé, en quelque sorte, Ahutoru et c'est pourquoi, on peut dire que son décès est moins une fin qu'une disparition.

Un décès qui est moins une fin qu'une disparition

Ahutoru a fait l'objet d'un investissement, si l'on peut dire, mais pas d'une véritable reconnaissance. On lui a prêté de l'intérêt mais on ne lui a pas accordé de valeur.

Bougainville, on l'a vu, a suscité la controverse et même la critique, non seulement à propos de son aventure autour du monde, mais à cause du fait même d'avoir ramené Ahutoru en France. Il le reconnaît lui-même dans son livre sur son *Voyage autour du monde* en évoquant la réprobation des « philosophes » parisiens à cet égard[65].

Leur attitude renvoie au contexte de ce que l'on peut appeler la découverte d'un nouveau « Nouveau Monde », un troisième espace d'exploration (et potentiellement de conquête) pour les Européens, celui donc de l'aire pacifique, un « 3e monde » maritime qui s'ouvre et face auquel il convient de se démarquer des horreurs et des injustices de la *Conquista* espagnole en Amérique au XVIe siècle[66].

Mais si la venue d'Ahutoru en France souleva des critiques, ce fut aussi le cas pour son départ ou, plus exactement, pour les circonstances de son départ, d'après ce qu'écrit le président de Brosses, figure éminemment influente des salons, aussi bien que des bibliothèques, dans ces années 1760-1770, on l'a vu. Sans ambages, celui-ci affirme qu'il s'agit, bel et bien, d'un fiasco, révélateur de l'impéritie qui caractérise traditionnellement le royaume de France. D'abord, on a

[64] Martin-Alanis, op. cit., t. II, p. 905. On craignait que Cook ne découvre le continent austral, ce qui motive d'autant plus le soutien donné, du côté français, au projet de Kerguelen : Raymond-Maurice de Brossard, *Kerguelen*, France-Empire, 1970, p. 193 ; Louise Peltier, *Chronologie des événements politiques, sociaux et culturels de Tahiti et des archipels de la Polynésie française*, Au vent des îles, 2002, p. 19-20.

[65] *Bougainville*, op. cit., p. 57, p. 225 et p. 233.

[66] Voir Abbé Guillaume Thomas Raynal, *Histoire des deux Indes* [Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes], Neuchâtel et Genève, 1763 ; P.-N. Deneuil, *Le Sauvage et le civilisé au siècle des Lumières, Essai sur les origines de la culture matérielle*, L'Harmattan, 2007, p. 10-11.

gâché une occasion unique de contact avec une autre nation et une autre culture, mais ensuite le caractère risqué et assez aléatoire du rapatriement d'Ahutoru, motivé par un souci d'économie à courte vue, a toutes les chances de se révéler être, sur le long terme, un mauvais calcul et d'occasionner une perte financière bien plus importante que ce que, par lésine, on a pu épargner. Il l'affirme sans mâcher ses mots: « (...) Nous n'avons pas amené en France cet insulaire de la Polynésie seulement pour son plaisir et lui faire voir Paris et l'Opéra, mais pour qu'il servît d'aide et de truchement quand on l'aurait ramené dans son pays et pour y faire un établissement utile à la France et concilier à la nation l'amitié de ses compatriotes. Il fallait donc (...) le renvoyer en droiture sur une petite escadre qui aurait fait une course beaucoup plus avantageuse que la première (...) C'est ainsi que pour l'ordinaire, en France, toutes les peines déjà prises et la dépense déjà faites, se trouvent perdues, faute d'y apporter un droit de suite (...) »[67].

En tout cas, il est clair que Bougainville a occulté, sinon caché la mort d'Ahutoru.

Comme on l'a vu, il travaillait, quand il l'apprit, à la deuxième édition de son grand ouvrage, le *Voyage autour du monde*. Or, si Bougainville modifie et enrichit le texte de la première édition, celle de 1771, il ne mentionne aucunement le décès du Tahitien : il se contente de publier dans cette seconde édition, la lettre de Poivre qui relate l'arrivée de Poutavery à l'île de France[68]. Il est certain que la révélation de la mort d'Ahutoru aurait effectivement porté un coup irréversible à la consistance de la plaidoirie et de l'auto-apologie qu'il s'est ingénié à construire dans ce livre. L'échec du rapatriement d'Ahutoru sapant le parfait dénouement du *Voyage autour du monde* et l'optimiste issue que Bougainville y donne à son aventure.

Mais, par ailleurs, même si l'on ne peut s'y arrêter longtemps, il ne faut peut-être pas écarter une autre hypothèse : à savoir que si Bougainville ne voulait pas parler de la mort d'Ahutoru, dans une certaine mesure, il ne pouvait pas, non plus, en parler. Au moment précisément où commença sa carrière de navigateur, en 1763, Bougainville avait perdu son frère aîné, Jean-Pierre, emporté, jeune encore (à l'âge de 37 ans), par l'asthme invalidant dont il souffrait depuis l'enfance. Louis-Antoine lui doit certainement sa culture de géographe et son goût du grand large[69]. En effet, condamné à une existence confinée, Jean-Pierre était un érudit reconnu, vivant par procuration, à travers les livres, voyages et explorations (Jean-Pierre de Bougainville a été notamment l'éditeur du *Périple d'Hannon*, le navigateur phénicien qui fit le tour de l'Afrique). Il offrit à Louis-Antoine, de retour du Canada, l'*Histoire des navigations aux terres australes*, du Président de Brosses[70]. Or, dans l'imaginaire de Louis-Antoine de Bougainville, mathématicien, lui (il est l'auteur, on le sait d'un traité de calcul différentiel), Ahutoru a pu être un frère fantasmé[71]. Et ce d'autant plus facilement qu'existait le précédent de

[67] Le Président de Brosses avait eu l'occasion de rencontrer Ahutoru, lors d'un dîner chez Lacurne de Sainte-Palaye, où Bougainville le lui avait présenté : B. N. F., Rés., G. 1.443, pièce 5.

[68] Bougainville, op. cit., p. 238-239.

[69] Bougainville, op. cit., p. 57 ; Taillemite, op. cit.., t. 1, p. 4 ; Lettre de Bouvet de Lozier à Praslin du 10 janvier 1767 : B.N.F., N.A.F. 9407, f° 52.

[70] Martin-Allanic, op. cit., t. 1, p. 42.

[71] Ce traité vaut à Bougainville d'être élu à la Royal Society et d'avoir une réputation de « géomètre » : Louis-Antoine Bougainville, *Voyage autour du monde*, éd. M. Bideaux et S. Faessel, Imago Mundi, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 5.

Gonneville, sur lequel certainement Jean-Pierre avait attiré l'attention de Louis-Antoine. Gonneville avait trouvé dans Essoméric, l' « Indien » qu'il avait ramené de sa terre lointaine, un fils adoptif et donc, peut-être, inconsciemment, Bougainville avait trouvé en Ahutoru, un frère adoptif, un frère de remplacement en quelque sorte, un frère qu'il ne pouvait pas perdre une seconde fois, en tout cas.

Sans continuer davantage sur ce terrain possible mais un peu incertain[72], il faut remarquer que l'éloignement physique de la France, puis le décès d'Ahutoru coïncident pratiquement avec le surgissement et même la prolifération de textes dont il est, sinon le sujet, du moins le prétexte. Ainsi, est publié, peu après son départ vers l'île de France, au printemps 1770, un petit livre anonyme intitulé *Le Sauvage de Taïti aux Français avec un envoi au philosophe ami des Sauvages* dont l'auteur n'est autre, en fait, que Nicolas Bricaire de La Dixmerie 1731-1791[73]. Celui-ci, dans un « avis », commence par faire une description sommaire de Taïti – où il n'est jamais allé – et un tableau des mœurs de ses habitants, qu'il emprunte, sans vergogne et tout entier au *Post-scriptum* de la lettre de Commerson, publiée dans la *Gazette* qu'on a mentionné plus haut. Surtout, il fait critiquer sévèrement, « selon la raison et selon la nature », le « Sauvage », comme il désigne Ahutoru, tout ce qu'il a pu saisir et comprendre des mœurs et des valeurs des Français, car quoique le Taïtien « n'a pas su parler notre langue », il peut néanmoins l'écrire, soutient La Dixmerie[74].

Suit, bien sûr, le fameux *Supplément au Voyage de Bougainville*, de Diderot. Celui-ci indique la fin de la rédaction de ce texte dans une lettre à Melchior Grimm, datée du 23 septembre 1772, mais ce texte fut, semble-t-il remanié entre 1778 et 1779 et il ne parut qu'en 1796. Les protagonistes du dialogue de Diderot, A et B, discutent du *Voyage autour du monde*, récemment publié (il s'agit de l'édition de 1771). B propose de parcourir un prétendu *Supplément* qui remet en question certaines prétendues évidences énoncées par Bougainville. Deux passages de ce *Supplément* sont insérés dans la discussion : *Les adieux du vieillard*, et le long *Entretien de l'aumônier et d'Orou* (personnage inspiré d'Ahutoru assez clairement). Diderot, grâce à la création de toutes pièces, dans ce texte, d'une société tahitienne utopique, conteste lui aussi la civilisation européenne de la fin du XVIIIe siècle, notamment en dénonçant la colonisation et en défendant l'idée que la société corrompt l'homme qui, à la base, est naturel et donc pur[75].

Vient, enfin, l'*Histoire des révolutions de Taïti* de La Roche-Tilhac, publiée en 1782. L'auteur qui, lui non plus, ne connaît absolument pas Tahiti, suppose une jeune femme, dont le nom reste mystérieusement sous forme d'initiales, Mademoiselle B.D.B.D.B qui, en 1776, a fait le voyage jusqu'à la

---

[72] Si cela effectivement a pu jouer, c'est, en tout cas, par un travail de reconstruction bien après coup, compte tenu des circonstances dans lesquelles Ahutoru est parti pour l'Europe à bord de *La Boudeuse*, le navire de Bougainville : voir note 91. Voir Jacqueline Rousseau-Dujardin, *Pluriel intérieur : variations sur le roman familial*, L'Harmattan, 2005.

[73] Antoine-Alexandre Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes...*, 1823.

[74] Nicolas Bricaire de La Dixmérie, *Le sauvage de Taïti aux Français avec un envoi au philosophe ami des sauvages*, réédition de 1770, éditions Perspectives Maohi, Papeete, 1989, mention d'Ahutoru, p. III, p. IX-XVI.

[75] Diderot, *Œuvres philosophiques*, éd. P. Vernière, Garnier, 1964, p. 146-516, p. 448-451 ; Bernard Papin, Sens et fonction de l'utopie tahitienne dans l'œuvre politique de Diderot, The Voltaire Foundation, Oxford, 1988, notamment p. 51-59.

« Nouvelle-Cythère » où elle a séjourné deux années, durant lesquelles elle a appris la langue tahitienne pour recueillir les propos, je cite, du « sage Poutavery » dont le décès, évidemment, est complètement passé sous silence[76].

Il semble, dès lors, qu'Ahutoru, en chair et en os, en personne et en vrai, si l'on peut dire, est effectivement de trop. En tout cas, ce qu'il est, authentiquement, s'avère, à l'évidence, gênant et embarrassant, parce que cela empêche de trouver en lui ce que l'on souhaite ou plutôt ce que l'on désire y trouver. On n'a pas tué véritablement Ahutoru, mais on peut dire qu'on l'a supprimé, c'est sûr.

Dans cette perspective, en simplifiant sans doute abusivement, il faut bien remarquer que la constitution du mythe du Bon Sauvage[77] à laquelle on lui attribue, trop facilement et trop rapidement, un rôle clé, a précédé l'arrivée à Paris d'Ahutoru et que précisément, il n'est pas venu exactement corroborer ce que l'on attendait d'un « naturel » de la Nouvelle-Cythère.

Son exemplarité, son caractère représentatif a fait problème.

D'abord, pratiquement d'emblée, en raison de son physique. Ahutoru était laid alors que les autres Tahitiens qu'avaient rencontrés Bougainville et ses compagnons étaient, racontaient-ils, impressionnants par la finesse de leurs traits et l'harmonie de leurs proportions. Ce que Commerson, le premier, a souligné (« Il est bien dommage que le seul homme qu'on puisse montrer de cette nation en soit peut-être le plus laid »[78]), est repris par Bougainville dans le livre du *Voyage autour du Monde*, et, au moins le prince de Nassau-Siegen parmi ses compagnons du voyage au tour du monde[79]. On n'a fait ou, du moins, on n'a conservé, aucun portrait d'Ahutoru[80]. En tout état de cause, l'aspect, – pas complètement disgracieux apparemment – mais certainement pas follement attirant d'Ahutoru, frappe, sinon choque, ceux qui l'ont rencontré à Paris[81]. Ahutoru est, bel et bien, un vivant démenti au tableau idyllique que dresse Bougainville de l'ile merveilleuse, la Nouvelle Cythère, qu'il a découverte et dont il ramène précisément Ahutoru. La présence physique de ce dernier s'avère donc, en quelque

---

[76] Jean-Charles Poncelin de La Roche-Tilhac, *Histoire des révolutions de Taïti, avec le tableau du gouvernement, des mœurs et de la religion des habitants de cette île par Messire Poutavery, grand Earcée de Taïti, traduit du Taïtien au Français* [sic], Paris Lamy libraire, 1782. La mort d'Ahutoru, cependant, n'est pas ignorée en France : Jean-Baptiste Gouriet, Personnages célèbres dans les rues de Paris depuis la haute antiquité jusqu'à nos jours, Paris, 1811, vol. 2, p. 103.

[77] Bougainville a lu avec une grande attention le Discours sur l'origine de l'inégalité puisqu'il le cite à plusieurs reprises dans son journal : Taillemite, op. cit., t. 1, p. 7-8. Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, éd. J. Starobinski, Gallimard, 1964, p. LXX-LXXI. Sur la rédaction et la publication du texte (1755). Sur l'exploitation littéraire et philosophique du mythe de Tahiti : Louis-Antoine Bougainville, *Voyage autour du monde*, éd. M. Bideaux et S. Faessel, Imago Mundi, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 425 et suiv. M. Delon, s. d., *Dictionnaire culturel des Lumières*, P.U.F., 1997 : notice « Barbare, Sauvage » (Hans-Jürgen Lüsebrink) p. 140-14 ; notice « Barbare, Sauvage (Représentations du) » (Madeleine Pinault-Sorensen) p. 143-146 ; notice « Voyages et voyageurs » (Marie-Noëlle Bourguet) p. 1092-1095.

[78] Taillemite, op. cit., t. 1, p. 87-94.

[79] Bougainville, op. cit., p. 225 ; Taillemite, op. cit., t. II, (Nassau-Siegen), p. 398 ; Bachaumont, XIX, addition 11 juillet 1769.

[80] La première description et l'une des plus précises dont on dispose le concernant est celle laissée par Bernardin de Saint-Pierre, à l'île de France, lors du premier séjour qu'y fit Ahutoru, avec Bougainville, sur la route du retour de son tour du monde : Malcolm Cook, « Bougainville and one noble savage : two manuscript texts of Bernardin de Saint-Pierre », *Modern language review*, 4, 1994, p. 852.

[81] Bachaumont, XIX, addition, 9 avril 1769.

sorte, une incontournable contradiction aux dires de Bougainville et un indubitable argument pour les discréditer.

Mais il y a un autre problème avec Ahutoru : il faut bien dire les choses comme elles sont, il est obsédé par les femmes et le commerce charnel avec elles. C'est ce que concluent très vite Bougainville et ses compagnons, dès les premiers temps de sa présence à bord de *La Boudeuse* et de *L'Etoile.* La découverte de l'affection vénérienne dont il est atteint, quelques semaines après son embarquement, suscite des commentaires aussi goguenards qu'égrillards[82] qui ne manquent pas de se répéter lors de son séjour à Paris : « Il [Ahutoru] est fort ardent pour voir des femmes et n'a, comme vous le croyez bien, nulle délicatesse sur le choix, prenant toutes les coureuses de rues ou de remparts qu'il rencontre »[83]. Tout cela contribue à déconsidérer Ahutoru réduit à n'être, en somme, qu'une manière de version exotique du satyre.

Et ce d'autant plus, qu'enfin, dernier problème et non le moindre : il ne comprend rien ! Durant les quelques deux années qu'il passe dans un milieu exclusivement francophone, il ne parvient à apprendre ou du moins à prononcer que quelques mots en français. Il est soumis à l'examen de deux savants, en la personne de La Condamine et de Péreire, interprète du roi, que l'on appelle « le précepteur des sourds-muets » parce qu'il réussit à enseigner à parler et à articuler aux sourds et muets de naissance[84]. Ceux-ci mettent en évidence les spécificités de la langue tahitienne que parle d'Ahutoru et la difficulté que représente pour lui la maîtrise des sons de la langue française[85]. Dans l'immédiat, étant donné que l'apprentissage du français par Ahutoru promet d'être long et de demander même, à l'évidence, plusieurs années, Bougainville dispose, pour échanger avec lui, d'un lexique franco-tahitien sommaire qu'il publie d'ailleurs à la fin de la 2e édition du *Voyage autour du Monde*[86]. Surtout Ahutoru s'exprime essentiellement par gestes et Bernardin de St-Pierre qui le rencontre à l'île de France, dit qu'il le fait de manière très éloquente et somme toute assez efficace : « [dans son pays l'adultère est puni de mort] ce qu'il nous a clairement donné à entendre par des signes. Il excelle à rendre des idées par des gestes »[87]. Mais au-delà de ce problème de communication verbale, il paraît y avoir un problème d'incompréhension plus grave.

Ahutoru s'avère incapable, d'abord de s'intéresser, mais surtout de livrer des informations quant à ce à quoi ses interlocuteurs français attachent de l'importance. Ainsi l'abbé Rochon qui le rencontre à l'île de France explique

---

[82] Etienne Taillemite, *Bougainville et ses compagnons autour du monde 1766-1769, Journaux de navigation, établis et commentés*, Paris, Imprimerie Nationale, 1977, t. 2, (Journal de Vivez) p. 257.

[83] Bougainville, op. cit., p. 234-235 ; Lettre du président de Brosses à A. Dalrymple, du 24 avril 1770 citée dans Bougainville, op. cit., p. 418.

[84] Jacob-Rodrigue Péreire, 1736-1780 ; [Pereira, Jacob Rodrigues : http://opac.porbase.org (2006-12-06)] ; *Mémoire... lu dans la séance de l'Académie royale des sciences du 11 juin 1749...* s. l., 1749 : BNF, MFiche RP-539 ; *Observations sur treize des principales langues de l'Europe*, Paris, Merigot le jeune, 1779 ; Buffon, *De l'homme, du sens de l'ouïe* dans Œuvres complètes, t. 2, Paris, 1854, p. 595-596 ; Bougainville, op. cit., p. 418-423.

[85] Louis-Antoine Bougainville, *Voyage autour du monde,* éd. M. Bideaux et S. Faessel, Imago Mundi, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 418-423 ; « Observations de M. de la Condamine sur le jeune insulaire de l'île de Tahiti », *Journal encyclopédique*, Paris, juin 1769, p. 452.

[86] Bougainville, op. cit., p. 357-366.

[87] Malcolm Cook, « Bougainville and one noble savage : two manuscript texts of Bernardin de Saint-Pierre », Modern *language review*, 4, 1994, p. 852.

comment il ne réussit pas à obtenir de lui l'identification des épices qui pourraient se trouver à Tahiti et dont la découverte est alors une priorité, on l'a vu, aussi bien pour les explorateurs que pour les autorités coloniales et gouvernementales : « Il ne pensait qu'à rire, il ne trouvait aucune joie dans l'entretien des savants, car il avait trop vu en France les gens qui n'ont pas pour les hommes doctes tout le respect qu'ils méritent »[88].

De là à juger qu'Ahutoru n'est ni plus, ni moins qu'un simple d'esprit – et d'achever ainsi de le déconsidérer – il n'y a qu'un pas qui est franchi en termes à peine voilés par le président de Brosses[89]. Il précise nettement sa pensée dans une lettre à Alexander Dalrymple, du 10 novembre 1769 : « Son maintien est stupide (...) il ne peut venir à bout d'apprendre notre langue. Il ne marque pas beaucoup d'étonnement ni d'admiration de tout ce qu'il voit de curieux à Paris »[90].

En cela, le contraste est total – et cela ne manque pas d'être souligné outre Manche – au XVIIIe siècle aussi bien que dans l'historiographie postérieure avec le cas de l'autre Tahitien venu en Europe peu après, à savoir Omaï, qui servit d'interprète à Cook, lors de son deuxième voyage et séjourna à Londres, en 1774, avec grand succès. En témoigne, un célèbre portrait d'Omaï par le fameux portraitiste Reynolds – qui tenait beaucoup à ce tableau dont il ne sépara pas de son vivant –. Or, pour comble, lui, Omaï, put regagner la Polynésie où il se réinstalla, en 1777[91].

Amplifiées certainement par l'effet de la rivalité franco-anglaise et d'une certaine conscience malheureuse, les erreurs commises du côté français sont indéniables et elles ont, on l'a vu, déterminé l'issue tragique de l'aventure d'Ahutoru. Pourtant, c'est à un autre niveau, que dans la perspective d'une analyse historique, on peut mettre en cause le phénomène d'incompréhension, la non-communication dont il a bel et bien été victime. Autrement dit, si Ahutoru n'a pu comprendre les Français, il est clair que les Français ne l'ont pas compris.

C'est lui, clairement, qui a imposé sa présence à Bougainville et à ses compagnons. Le journal de navigation de Caro, l'un des compagnons de Bougainville, notamment, précise les choses : « Il [M. de Bougainville] a sur sa frégate notre sauvage qui a été 3 à 4 jours à notre bord que le Roy de cet endroit l'a prié de prendre »[92]. Il poursuit une quête, autant qu'il peut être étudié, il étudie, semble-t-il[93].

---

[88] Cité par Bourde de La Rogerie, op. cit., t. XIII, p. 365.

[89] B.N.F., Rés., G. 1.443, pièce 5.

[90] Supplément à la lettre n° 9 du 10 novembre 1769 cité dans Bougainville (Louis-Antoine), Voyage autour du monde, éd. M. Bideaux et S. Faessel, Imago Mundi, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 418.

[91] Michael Alexander, *Omaï, "noble savage"*, Collins & Havill Press, London, 1977 ; Richard Connaughton (Richard), *Omaï, the prince who never was*, Timewell Press, London, 2005 ; Bruno Saura, Huahine aux temps anciens, Cahiers du Patrimoine (Savoirs et traditions, tradition orale), Service de la culture et du patrimoine de la Polynésie française, 2005, p. 110-112.

[92] Taillemite, t. II, p. 92 et p. 332 ; Bougainville, op. cit. , p. 233 ; sur les liens de parenté entre Ahutoru et Reti, ari'i de Hitia'a : Liou Tumahai, *Les expéditions espagnoles à Tahiti au XVIIIe siècle* (édition critique du manuscrit de Maximo Rodriguez, 1774-1775), Presses universitaires du Septentrion, 1997, t. 2 p. 59-60.

[93] Sur l'incompréhension de ce que disait et voulait dire Ahutoru : Bengt Danielsson, Le mémorial polynésien, Hibiscus éditions, 1978, p. 185 ; Ahutoru ne paraît pas avoir été dans la même situation qu'Omaï qui a vu dans Cook et l'opportunité d'un voyage en Europe, selon son dernier biographe britannique R. Connaughton (voir note

Sans doute convient-il de rapprocher son cas de celui des jeunes Tahitiens qu'évoque le voyageur espagnol Maximo Rodriguez, en novembre 1775 : « Le 12 à 10h du matin nous nous mîmes sous voile (...) Aucun des naturels ne fut autorisé à venir avec nous, même si quelques uns l'avaient demandé (...) C'est pourquoi, nous passâmes par-dessus bord deux Indiens, que l'on trouva cachés dans l'herbe qui était sous une des tables, pour qu'ils puissent rejoindre leurs pirogues qui étaient tout près » [94].

En tout cas, plusieurs observateurs s'accordent à décrire chez Ahutoru ce qui ressemble bien à des symptômes dépressifs. Ils parlent en tout cas clairement de tristesse et d'abattement. C'est le cas de Bernardin de Saint-Pierre qui en parle, à la fois à l'occasion du premier séjour d'Ahutoru à l'île de France : « (...) Il soupire souvent et pleure quelquefois en songeant à sa patrie qu'il apelle « Taïty ». Il montre qu'elle est à l'est de cette isle »[95], et encore à l'occasion du second séjour d'Ahutoru à l'île de France : « (...) Autourou paraissait s'ennuyer beaucoup à l'île de France » remarque-t-il entre autres[96].

C'est aussi le cas de l'abbé-poète Jacques Delille, à la mode et célèbre en 1769 qui, au second chant de son œuvre *Les jardins ou l'Art d'embellir les paysages* (1782), évoque « l'Indien » étreignant, les larmes aux yeux, un arbre typique de sa terre natale, scène qu'il a certainement observée à Versailles ou, peut-être, chez les Choiseul[97].

Des Brosses, en post-scriptum d'une des lettres qu'il adresse à son ami Alexander Dalrymple, le 10 novembre 1769, écrit : « Il a toujours à la bouche le nom de son île Tahiti, marquant beaucoup de regrets d'en être absent et un grand désir d'y retourner »[98].

On peut soupçonner que la réprobation de ces personnages à l'égard de la démarche de Bougainville ou leurs prises de position philosophiques les conduisent à sur-interpréter, là encore, les faits et les gestes d'Ahutoru. Mais il peut bel et bien s'agir des effets très plausibles de l'isolement de fait dans lequel il se trouvait et des problèmes de communication auxquels il se heurtait en permanence.

C'est évident, Ahutoru était éprouvé psychologiquement et physiquement (l'affection déjà évoquée n'était sans doute pas uniquement en cause)[99]. Il n'en demeure pas moins que, même si on ne le comprenait pas, il est arrivé, pourtant, à

---

90), un moyen d'échapper à la condition subalterne qui était la sienne dans la société tahitienne. Ahutoru semble, au contraire, sûr de son rang dans cette même société et attentif à le faire respecter : Taillemite, op. cit., t. II, p. 332 et p. 398.

[94] Maximo Rodriguez, *Les Espagnols à Tahiti* (1772-1776), trad. de l'espagnol et annoté par Horacio Belçaguy, Publications de la Société des Océanistes, n° 45, Musée de l'Homme, Paris, 1995, p. 197.

[95] Malcolm Cook, « Bougainville and one noble savage : two manuscript texts of Bernardin de Saint-Pierre », *Modern language review*, 4, 1994, p. 852.

[96] Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'Ile de France* dans Œuvres complètes, Paris, 1818, t. II, p. 2-3.

[97] *Louis-Antoine Bougainville, Voyage autour du monde*, éd. M. Bideaux et S. Faessel, Imago Mundi, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 423-424.

[98] Supplément à la lettre n° 9 du 10 novembre 1769 cité dans Louis-Antoine Bougainville, Voyage autour du monde, éd. M. Bideaux et S. Faessel, Imago Mundi, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 418.

[99] La Condamine note que la consultation d'Ahutoru a été retardée parce qu' « il a été enrhumé, il a eu même la fièvre. On craint que la différence de climat n'ait affecté sa poitrine. Il se porte mieux depuis quelques jours... » : « Observations de M. de La Condamine », Lettre de La Condamine au Président de Brosses, du 25 avril 1769 : B.N.F., Rés., G. 1.443, pièce 5 ; Bougainville, op. cit., p. 418-423.

retenir l'attention et, bel et bien, gagner le respect et même la sympathie dans son entourage, et pas seulement dans son entourage. Bien sûr, il y a ce qu'écrit Commerson après avoir évoqué la « laideur » d'Ahutoru : « Si je suis obligé de le déprécier à cet égard, je lui dois rendre la justice qu'il mérite d'être étudié et connu à tous autres : individu vraiment intéressant, digne de toutes les attentions du ministère, et auquel il est même dû, à titre de justice, bien des dédommagements pour les sacrifices volontaires qu'il nous a faits dans l'enthousiasme de son attachement »[100]. Mais on sait assez la générosité, l'idéalisme et le non-conformisme de ce personnage pour le considérer comme vraiment représentatif[101]. Bernardin de Saint-Pierre appartient un peu à la même catégorie qui souligne que « Cet homme était plein d'intelligence »[102].

Aussi, plus probant est ce que déclare La Condamine à la suite des deux séances d'un quart d'heure au cours desquelles, en compagnie de son ami Péreire, il a interrogé, examiné et fait prononcer et vocaliser Ahutoru. Ces séances n'ont pas duré davantage « afin de ne pas fatiguer le sauvage qui, si l'on insiste, se bouche les oreilles ». La Condamine, donc, rapporte à propos d'Ahutoru : « Il a l'air vif ; il est, dit-on, fort impatient, et paraît s'ennuyer quand on ne change pas d'occupation. Cela est tout nature ; ce qu'on lui dit et qu'il n'entend pas, ne peut fixer son attention. Il paraît avoir de la pénétration » et il rapporte comment il a pu, indiscutablement et très concrètement, le vérifier[103].

De ce point de vue, le témoignage du lieutenant de vaisseau Roux, quand il rapporte la mort d'Ahutoru dans son journal, est certainement définitif. Habitué à juger et à jauger les hommes, on ne pouvait certainement pas lui reprocher, compte-tenu de ses fonctions et de l'époque à laquelle il les exerçait, d'être un sentimental et un beau parleur. Son laconisme n'en est que plus éloquent : « Sa mort nous toucha d'autant plus qu'il était en partie cause de cette expédition et qu'il était bon homme »[104].

Surtout Ahutoru a fait passer, en quelque sorte, un ultime message. C'est Du Clesmeur, le capitaine du *Marquis de Castries*, le vaisseau d'escorte du *Mascarin* dans l'expédition de Marion-Dufresne, qui l'a saisi et qui le rapporte dans sa propre relation en notant que le vrai nom de Poutavery est, en fait, « *Mayoa* »[105]. Il s'agit très certainement de la déformation, par une oreille francophone du mot tahitien *Maoa'e* qui signifie « vent d'Est »[106]. C'est à l'escale de l'île Bourbon (entre le 19 et le 26 octobre 1771) que, pour la dernière fois, le capitaine Du Clesmeur a pu avoir l'occasion de rencontrer personnellement et de s'entretenir avec Ahutoru (mais on a pu lui rapporter aussi des propos tenus par Ahutoru à bord du *Mascarin*). Quoiqu'il en soit, il est probable que dans les derniers mois, voire les dernières semaines ou les derniers jours de son existence,

---

[100] *Gazette de France*, 1769, 30 octobre, p. 711.
[101] Taillemite, op. cit., t. 1, p. 87-92.
[102] Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'Ile de France* dans *Œuvres complètes*, Paris, 1818, t. II, p. 3.
[103] « Observations de M. de La Condamine », Lettre de La Condamine au Président de Brosses, du 25 avril 1769 : B.N.F., Rés., G. 1.443, pièce 5 ; Bougainville, op. cit., p. 418-423.
[104] A.N. Mar., 4 JJ 142, Roux.
[105] A.N. Mar., 4 JJ 142, (journal de Du Clesmeur).
[106] Maoa'e : vent d'Est : Tepano Jaussen, *Dictionnaire de la langue tahitienne*, Société des études océaniennes, 1998 rééd. ; Maoa'e : vent d'Est qu'accompagne le plus souvent le beau temps : Académie tahitienne, Dictionnaire *Tahitien-Français*, Fare Vàna'a, 1999, p. 248.

Ahutoru a décidé de changer, une nouvelle fois, de nom, comme il était d'usage en Polynésie à l'occasion d'un événement ou d'un drame personnel marquant[107]. C'est sans doute un renvoi à sa culture et à sa religion, mais aussi à la manière dont il se définit, dont il se voit lui-même. Le vent d'est étant, en tout cas, celui que les navires de Bougainville ont utilisé pour partir de Tahiti[108]. Il reste, on le voit, à le comprendre précisément, mais il est clair qu'Ahutoru n'a pas fini de s'exprimer : comment lui donner ou plutôt lui rendre la parole ?

Il paraît difficile d'ignorer l'« impératif anthropologique » qui s'est imposé aux historiens de la modernité dans le Pacifique. C'est-à-dire l'urgente nécessité de rompre avec, ou du moins, de redéployer la durée et de distancier les catégories européennes pour saisir la vérité de la réalité polynésienne. Il s'agit, en somme, d'une révision épistémologique pratiquement radicale de la méthode historique. Un point de repère est fourni, dans cette perspective, par le livre de Jean-François Baré, *Le malentendu pacifique*, sous-titré explicitement *Des premières rencontres entre Polynésiens et Anglais et de ce qui s'ensuivit avec les Français jusqu'à nos jours*, que prolongent les thèses développées par son grand essai *Tahiti, le temps et les pouvoirs*[109].

La pertinence de ces principes quant à l'étude des événements ou peut-être vaudrait-il mieux dire des phénomènes qui marquent les premiers contacts entre Polynésiens et Européens a été, d'abord et avant tout, illustrée par des chercheurs de langue anglaise – la langue anglaise et la civilisation anglo-saxonne étant, de fait, les plus largement présentes dans l'aire pacifique.

Dans la logique d'une réflexion sur la disparition d'Ahutoru, on ne peut manquer de penser à l'apport de Greg Dening – le grand universitaire australien disparu en mars dernier – sur la mort de William Gooch. Ce dernier, membre de l'expédition de George Vancouver, périt derrière la plage de Waimea, dans l'île d'Oahu de l'archipel d'Hawaï, le 12 mai 1792, mis à mort rituellement apparemment par des guerriers hawaïens. Ce livre est éloquemment sous-titré « Anthropologie de l'histoire »[110]. On se trouve là dans un contexte tout-à-fait différent de celui de la mort de « l'Indien » de Bougainville. Il n'en demeure pas moins qu'est éminemment instructive la manière dont Greg Dening démonte les strates et convoque les acteurs qui ont fait du décès de ce jeune homme un fait historique.

Ce que l'américain Marshall Sahlins a établi sur la mort de Cook s'apparente à cette entreprise de déconstruction[111]. James Cook, on s'en souvient, fut tué, lui aussi à Hawaï, le 14 février 1779, et ses restes furent mangés sur les lieux mêmes où il avait été reçu quelque temps auparavant avec de grand honneurs. On sait, à ce propos, la controverse qui a opposé Marshall Sahlins à

---

[107] Flora Devatine, « La traversée des noms en généalogie polynésienne » dans Serge Dunis s.d., *Le Grand Océan, le temps et l'espace du Pacifique*, collection Ethnos, Georg éditeur, 2003, p. 396.

[108] Utilisation du vent d'est au départ de Tahiti par les navires de Bougainville : Taillemite, op. cit., t. II, p. 96-100.

[109] Jean-François Baré, *Le malentendu pacifique. Des premières rencontres entre Polynésiens et Anglais et de ce qui s'ensuivit avec les Français jusqu'à nos jours, Hachette, 1985 ; Tahiti, les temps et les pouvoirs, pour une anthropologie historique du Tahiti post-européen*, éditions de l'Orstom, Paris, 1987.

[110] G. Dening, *The death of William Gooch, a history's anthropology, Melbourne* U.P., 1995.

[111] Marshall Sahlins, Islands of history, University of Chicago press, Chicago, 1985.

Gananath Obeyesekere[112]. En simplifiant grossièrement, Sahlins défendait l'idée d'une singularité irréductible de la culture ma'ohi polynésienne, alors que Obeyesekere défendait celle de la possibilité de lui appliquer des valeurs et des traits transculturels. Le premier ouvrage de M. Sahlins, cité dans le tableau récapitulatif qui accompagne ce texte, est celui qui est venu clore cette querelle[113]. Alors que le second, *A la recherche du Vrai Sauvage*, est la traduction française de son dernier ouvrage (à ce jour), une série de textes qui retracent l'itinéraire intellectuel de l'auteur. On ne saurait qu'être sensible, sur ce point, à ce qui peut rapprocher M. Sahlins de la réflexion historiographique de Paul Veyne, largement nourrie de la pensée de Michel Foucault[114].

On peut avancer, en la simplifiant abusivement, que l'optique « hypercritique » qui est celle de G. Dening et M. Sahlins entraîne à dissoudre, de façon extrêmement stimulante et convaincante, autant le fait que l'analyse historiques. Pourtant, sans renier le formidable acquis de l'anthropologie historique, œuvrer à la fois en historien et en français, reste peut-être opératoire et légitime pour le cas d'Ahutoru. C'est la perspective qu'offre, en tout cas, le concept d' « histoires connectées » que Sanjay Subrahmanyam a défini, en étudiant, à partir notamment du grand navigateur portugais Vasco de Gama, la rencontre et l'interpénétration des cultures dans l'océan Indien à l'époque moderne[115].

Véronique Larcade est Maître de Conférences en Histoire Moderne

veronique.larcade@upf.pf

[112] Gananath Obeyesekere, *The apotheosis of Captain Cook, European mythmaking in the Pacific,* Princeton U.P., Bishop Museum Press, 1994.

[113] Marshall Sahlins, *How natives think about Captain Cook, for example*, University of Chicago press, Chicago, 1995.

[114] Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire,* suivi de *Foucault révolutionne l'histoire*, Point, Seuil, 1978 ; Gérard Noiriel, *Sur la crise de l'histoire,* Belin, 1996, p. 102-107.

[115] Sanjay Subrahmanyam, « Par-delà l'incommensurabilité : pour une histoire connectée des empires aux temps modernes », *Revue d'histoire moderne et contemporaine,* 54-4 bis, supplément, 2007, p. 34-53 ; Sanjay Subrahmanyam, « Connected Histories : notes towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », *Modern Asian Studies,* vol. 31, n° 3, jul., 1997, p. 735-762 ; Sanjay Subrahmanyam, The career and legend of Vasco da Gama, Cambridge U.P., 1997 ; Caroline Douki, Philippe Minard, « Histoire globale, histoire connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54-4 bis, supplément, 2007, p. 7-21 ; Bernard Thomann, « Histoire et mondialisation », http://www. Laviedesidees.fr.

LA DISPARITION D'AHUTORU (23 octobre 1770- 6 novembre 1771)
Véronique LARCADE U.P.F

Voyage de PAULMIER DE GONNEVILLE
qui ramène en France l'« indien » Essoméric
(1505)

Charles de BROSSES
Histoire des navigations aux terres australes
(1756)

ROUSSEAU
Discours sur l'origine et les fondements
de l'inégalité parmi les hommes
(1755)

1763 : Traité de Paris : Fin de la Guerre de Sept Ans
1767-1769 : Circumnavigation de Bougainville
6/04-15/04/1768 : séjour de Bougainville à Tahiti
8/11-10/12 1768 : séjour de Bougainville à l'île de France
26/08/1768-12/05/1771 : 1er voyage de Cook
1769 : « suspension » de la Cie des Indes

03/1769-02/1770 : *séjour d'Ahutoru à Paris*
déc. 1770 : disgrâce de Choiseul
23/10/1770-18/10/1771: séjour d'Ahutoru à l'île de France
6 /11/ 1771 : *mort d'Ahutoru*
12/06/1772 : mort de Marion-Dufresne
1772-1775 : 2e voyage de Cook
1776-1780 : 3e voyage de Cook

COMMERSON
« Description de l'île de Taïti... » (1769)
BOUGAINVILLE
Voyage autour du monde (1770)
BOUGAINVILLE (1773-74)
Le Sauvage de Taïti aux Français avec un envoi
au philosophe ami des Sauvages (1770)
LA ROCHE-TILHAC
Histoire des révolutions de Taïti (1782)
O'KEEFE
Omaï or a trip around the world (1785)

J.F. BARE – *Le malentendu pacifique (1985)*
G.DENING – *The death of W. Gooch (1995)*
M. SAHLINS – *How natives think (1995)*
A la recherche du Vrai sauvage (2007)
S .SUBRAHMANYAM – « Par delà l'incommensurabilité... »,
RHMC, 2007, n° 54-4bis, p. 34-53